



Recits de migrations

**alma**

Soutien aux
jeunes migrants
www.alma.ch

Danièle Pellet-Gani & Marlyse Schweizer ont recueilli ces récits de vie en octobre 2021.

Danièle Pellet-Gani & Isabelle Sauser ont retranscrit ces parcours de migration.

Marie-Claude Golaz Roland a coordonné le travail.

Manon Roland a mis en page et fait le graphisme de la brochure qui contient l'intégralité des récits.

Les audios de ces récits sont disponibles sur le site d'Alma www.aalma.ch

Les récits de migration

Lisa* (Irak), **Maria*** (Équateur) et **Walid*** (Somalie) ont courageusement accepté de dévoiler leur trajectoire de migrant. Ils racontent comment leurs parents ont pris la décision de quitter leur pays, leur arrivée en Suisse, leur intégration à l'école et dans le monde du travail. Ils évoquent les différences entre ici et là-bas, l'adaptation aux coutumes de leur nouvel environnement et la conquête de nouvelles amitiés. Ils terminent leur récit en imaginant leur futur.

* prénoms d'emprunt.

Cet entretien avec Maria a été réalisé et mis en forme par Isabelle Sauser, dans le cadre de l'association Alma.

Cette association, fondée en juillet 2017, a pour mission d'apporter un soutien aux jeunes migrants par la création de liens à travers des activités sportives et culturelles, afin de favoriser leur intégration.

Dans notre vie, le chemin était la Suisse

MARIA

Je m'appelle Maria, je viens d'Équateur mais je suis née en Espagne.

En Équateur, mon papa avait de la peine à trouver du travail. Après l'arrivée de ma sœur, mes parents ont décidé de migrer en Espagne. Moi, je suis née à Madrid en 2005.

En Espagne mon papa a travaillé dans une pizzeria puis sur les chantiers. Ma maman travaillait dans une boulangerie. C'était dur pour tous les deux, alors après cinq années difficiles, ils ont décidé de retourner vivre en Équateur.

C'était en 2010 que nous sommes rentrés en Équateur. Pour moi, c'était la première fois. J'y ai rencontré ma famille, mes grands-parents. C'est chez eux que l'on vivait. Après sept années en Équateur mes parents ont répondu favorablement à l'appel de mon oncle de venir le rejoindre ici en Suisse. Nous y avons mon oncle, frère de ma mère et les papiers espagnols, ce qui facilitait les démarches. Ma mère m'a raconté que lorsque j'étais petite, mon oncle avait déjà proposé de le rejoindre en Suisse mais qu'elle avait dit non. Si cela avait

été le cas, je serais en Suisse depuis beaucoup plus longtemps. Dans notre vie, le chemin était la Suisse.

En Équateur nous vivions tous ensemble, mes parents ma sœur et moi, chez mes grands-parents maternels, tous dans la même maison à Loja, au sud du pays. En 2013 pour des raisons de travail, nous avons dû déménager dans d'autres villes. Durant les sept années passées en Équateur, nous avons changé onze fois d'école. Le maximum de temps passé dans la même école a été de deux ans. Bien sûr cela nous ennuyait, cela changeait notre vie mais au niveau scolaire c'était toujours une école en Équateur, cela ne changeait pas d'une école à l'autre, sauf pour l'uniforme. Chaque école a son propre uniforme et à chaque fois c'était des dépenses pour ma sœur et moi.

En 2016, nous avons repris notre vie chez mes grands-parents. Seul mon père se déplaçait pour le travail, il revenait les week-ends et pour les vacances. Après avoir répondu positivement à mon oncle, il est venu tout d'abord seul en Suisse. Nous l'avons rejoint en janvier 2019, j'étais dans ma quatorzième année.

Nous avons quitté l'Équateur le jour de l'anniversaire de notre cousine, il n'y avait pas d'avion un autre jour, je ne me réjouissais pas vraiment, c'était encore un changement. Maintenant je suis bien ici, j'aime Lausanne.

Avant d'arriver en Suisse, nous devons passer par l'Espagne pour faire les papiers. Nous y sommes restés deux semaines. Mon père et ma mère nous montraient où nous avons habité, où nous étions allés, ma sœur se rappelait mais moi pas, j'étais trop petite. Pour moi, c'était encore une première fois.

À notre arrivée en Suisse ma grande surprise a été les transports publics. En comparaison avec l'Équateur, ici c'est très organisé, c'est impressionnant comme l'on se déplace facilement. Je ne sais pas comment ma mère faisait avec les transports en Équateur. Et puis il y a eu l'école et la découverte des classes d'accueil.

En classe j'avais peur de faire des erreurs, je ne me sentais pas la bienvenue, les professeurs étaient sympas mais pour se faire des amis c'était difficile. Les élèves des autres classes ne me parlaient

pas, ils disaient: «Ah! tu es en classe d'accueil». Il y avait des clans.

Je suis arrivée au milieu de l'année scolaire, j'ai fait six mois en classe d'accueil débutant puis, pour l'année scolaire suivante, j'ai pu passer en classe d'accueil avancé car j'avais très vite appris le français. J'y suis restée une année puis j'ai été promue en classe régulière VSG, ce qui m'a permis d'obtenir mon Certificat d'études en fin d'année scolaire 2021. Je ne m'attendais pas à cela, je suis très contente. Actuellement je suis en classe EdT «Ecole de la Transition» qui me permet de faire des stages en entreprise ou de me préparer à la poursuite de mes études.

Pour les amis, cela s'est fait petit à petit. Au début en classe je ne parlais pas. C'était un peu difficile car je suis timide mais sociable aussi, j'avais envie d'avoir des amis, de tisser des liens. Cette année j'ai plus d'amis qui parlent le français. C'est une autre étape que je vis bien. J'ai aussi une amie qui parle espagnol. Elle vit ici depuis l'enfance, ne me parle qu'en français et m'aide si nécessaire. J'aime les langues.

Ce que je ne comprends pas c'est la langue des ados, elle est tellement différente de celle que je viens d'apprendre...

En classe d'accueil ma meilleure amie parlait le portugais, j'ai aussi appris un peu cette langue et l'anglais. Le plus difficile a été d'apprendre l'allemand. Avec ma sœur je parle espagnol, parfois en français ou en anglais. On aime l'anglais. J'ai regardé une série en français qui n'était pas sous-titrée en espagnol puis je l'ai regardée en anglais et je l'ai mieux comprise qu'en français.

J'ai une autre amie avec qui on se comprend sur tous les sujets, on parle de musique, de séries, de choses qui nous sont arrivées. On aime la musique coréenne.

Cette année je veux apprendre le coréen. C'est en regardant des séries que j'apprends de nouveaux mots mais je désire en apprendre encore davantage.

J'ai trois de mes amies qui s'intéressent également au coréen. Ma sœur, elle s'intéresse davantage aux mangas japonais. On s'est dit que par la suite on pourrait s'apprendre mutuellement le coréen et le ja-

ponais et ainsi parler encore une autre langue.

Ici, ce qui me surprend ce sont les filles, leurs habits, leur façon d'être avec les garçons, elles sont plus extraverties et puis elles sortent le soir. C'est tellement différent qu'en Équateur. Cela ne m'a pas aidée pour ma timidité mais je m'adapte.

En été je sors parfois jouer au volleyball au bord du lac avec des amis espagnols ou équatoriens, quelques fois ils m'invitent mais je préfère rester à la maison.

Depuis notre arrivée en Suisse, notre façon de vivre en famille a changé. En Équateur, je voyais très peu mon père. Quand il était présent c'était étrange. Parler avec ma maman était plus facile. Nous allions partout ensemble, nous sortions toutes les trois en ville. C'est encore étrange aujourd'hui de vivre au quotidien avec lui. Ma mère dit que je lui ressemble trop. J'ai eu seize ans, ma sœur dix-huit mais pour l'instant, cela n'a pas modifié le rythme de nos vies. Je préfère rester à la maison, non pas pour regarder des vidéos sur mon téléphone mais pour lire des mangas ou des romans d'amour. J'ai également commencé à écrire mes pensées dans un cahier, pour l'instant j'écris en espagnol.

Avant d'être en Suisse, je n'avais pas de téléphone, c'est à notre arrivée que j'en ai reçu un. Au début cela me stressait. Il me sert surtout pour communiquer avec ma sœur et mes parents à qui je dois dire où je suis et avec qui et pour parler sur WhatsApp avec mes grands-parents qui me manquent. Ils sont très fiers que j'aie obtenu mon Certificat d'étude. Ce sont les parents de ma mère, je ne connais pas la famille de mon père. Ma grand-mère maternelle a accueilli mon père comme son fils.

Ici la famille élargie, ce sont mon oncle et ma tante, une cousine et un cousin.

Quelques mois après notre arrivée, mon père, suite à un accident, s'est retrouvé au chômage. Ma peur a été que l'on doive partir. Ici, j'ai des amis, un avenir, je lui ai demandé «s'il te plaît, est-ce que l'on peut rester?» Aujourd'hui, il suit un cours intensif de français. Il reste partiellement au chômage et travaille de nuit dans la même

entreprise que ma mère, comme technicien de surface. Ma mère, qui a moins de temps disponible, suit un cours de français une fois par semaine. Actuellement elle comprend le français mais pour le parler c'est plus difficile. Ici, mes parents sont plus isolés que ma sœur et moi mais s'ils sont venus en Suisse c'est pour que nous ayons le meilleur avenir possible. Nous sommes contentes et reconnaissantes de pouvoir y rester et c'est de cet avenir en Suisse que nous parlons avec ma sœur.

Je me vois travailler en pharmacie. J'ai fait une lettre de motivation pour des stages que j'ai envoyé dans vingt pharmacies sur Lausanne et environs. J'ai obtenu deux stages et viens de terminer le premier. J'attends de savoir s'ils me prennent ou pas.

J'aime l'organisation, les stocks, les horaires fixes. Les journées passent vite. Il y a beaucoup à apprendre mais cela me plaît. J'aime le côté organisé, suivre tout un processus et même si l'on est interrompu ce n'est pas un problème pour moi, j'ai l'habitude de faire plusieurs choses à la fois. Cela ne me stresse pas trop, je peux faire cela tous les jours. J'aime communiquer avec les gens et en pharmacie on communique tous les jours. Il y a des questions et on apporte des solutions avec des médicaments. C'est cette interaction avec les gens, qui m'a plu. Je suis parfois timide mais pas tout le temps. Je suis plus à l'aise avec les femmes qu'avec les hommes, il faut dire que dans ma famille nous sommes en majorité des femmes.

Je mène une vie qui me plaît. Quant à ma sœur, elle est en première année de CFC comme dessinatrice en génie civil. Elle ne comprend pas que j'aime travailler en pharmacie. En fait nous ne comprenons pas nos choix respectifs.

Aujourd'hui, c'est la famille restée en Équateur et pouvoir parler espagnol toute la journée qui me manque le plus. J'ai passé mon enfance avec mes grands-parents et c'est dur d'être loin d'eux. Je me fais du souci, ils ont 70 ans sont en bonne santé mais j'ai peur que quelque chose leur arrive et que je ne sois pas près d'eux.

Avec ma sœur, nous envisageons d'aller leur rendre visite, l'été prochain.

Depuis cet entretien réalisé en automne 2021, l'orientation professionnelle de Maria a évolué. Ses stages n'ayant pas débouché sur une place d'apprentissage, elle se dirige vers l'étude des langues ou l'enseignement chez les petits. Plus tard elle se voit voyager à la découverte d'autres contrées.

Ce texte a été rédigé par Isabelle Sauser.

Lausannoise pure souche comme elle aime à le dire, **Isabelle Sauser** après une carrière en informatique bien remplie a repris le chemin du récit, chemin déjà exploré ces vingt dernières années, seule ou au travers d'atelier d'écriture. C'est en 2021 qu'elle entreprend une formation en récit de vie avec le Collectif D.I.R.E, formation achevée ce printemps.

LISA

Ici, j'ai retrouvé ma liberté

Nous nous rencontrons dans un appartement du quartier de Sous-Gare, mis à notre disposition par Marie-Claude Golaz Roland, la présidente de l'association ALMA. A l'heure dite, Lisa est déjà là. Très jolie, avec ses longs cheveux noirs et ses yeux marron foncé, elle est légèrement maquillée. Elle porte des jeans troués aux genoux et un tee-shirt, comme c'est la mode actuellement. Une jolie jeune fille qui paraît bien dans sa peau.

Lisa suit actuellement une formation ASA, Aide en Soins et Accompagnement à Lussy-sur-Morges ; elle suit des cours à St-Loup.

Je m'appelle Lisa, je viens d'avoir 20 ans et je suis née dans un petit village, au sud-ouest de l'Irak. Je vis en Suisse depuis 2018 et je pense que j'ai beaucoup de chance.

Tout a commencé par un coup de téléphone : Un jour, c'était en 2018, mon père, qui vivait en Suisse depuis 2007, nous a appelés; il nous a annoncé qu'il allait demander le regroupement familial et que ma mère, mon petit frère de treize ans et moi allions pouvoir le rejoindre à Lausanne. J'étais un peu surprise mais très contente, j'ai tout de suite dit oui, avec plaisir !

Je me réjouissais beaucoup de le revoir et de connaître la Suisse, dont il nous avait tellement parlé, même si, bien sûr, il y avait des problèmes importants : mes deux grands frères ne pourraient pas venir avec nous. Ils étaient trop âgés pour le regroupement, ils ont plus de 18 ans. Mais, mon frère, le moyen, qui est à l'Université, aurait bien voulu venir finir ses études en Suisse. Et l'autre, le plus grand, qui est maçon mais ne gagne pas beaucoup, aurait bien voulu venir aussi. Mais pour l'instant, ce n'est pas possible. Il faudra voir plus tard, peut-être.

Et aussi, il allait falloir quitter la famille, les cousins, les cousines ... Ça, ça allait être difficile. Quitter le pays aussi. Mais mon père a dit que la Suisse c'était mieux pour nous, pour finir nos études, pour travailler, pour avoir une vie meilleure qu'en Irak, alors j'ai pensé que c'était bien.

Assez rapidement, nous sommes allés en Jordanie pour faire les visas auprès du consulat suisse en Jordanie, car en Irak il n'y a pas de représentation suisse, on y est restés trois jours.

Avant de partir, nous n'avons pas fait de fête; nous nous sommes simplement réunis avec toute la famille pour parler un peu, se dire au revoir. C'était triste de quitter la famille. Triste de quitter le pays. On a pleuré. Et après on est partis pour venir en Suisse.

Nous avons donc pris l'avion pour Genève, et, arrivés là, on s'est retrouvés avec ma mère et mon petit frère à l'aéroport et nous avons attendu que mon père vienne nous chercher. C'était un peu difficile, nous avons peur de ne pas le reconnaître, parce que nous étions vraiment petits quand il est parti; nous avons juste sa photo pour le reconnaître. Moi, j'ai vu un homme qui lui ressemblait et je me suis écriée: Mon père, voilà mon père! Mais ma mère a dit que non, ce n'était pas lui. Alors on a encore attendu. Et puis il est arrivé. Et on a pleuré. C'était un peu compliqué. On était à la fois tristes et contents. Tristes un peu, parce que ça faisait si longtemps qu'on n'avait pas vu mon père; et puis aussi contents d'être arrivés en Suisse. Oui, c'était les deux à la fois.

Ensuite, nous sommes partis, nous avons fait un tour à Genève, mon père nous a montré un peu la ville, on a mangé au restaurant et on est venus à Lausanne. C'était la première fois que je voyais Lausanne. J'étais toute contente d'être arrivée en Suisse. C'était une chance. C'était ma chance.

Après, on a fait les papiers, le permis. Comme mon père avait le permis B et grâce au regroupement familial, nous avons aussi eu droit au permis B. Et ensuite, j'ai pu m'inscrire à l'École de la Transition (OPTI). Là, nous avons rencontré un homme qui m'a demandé ce que je voulais faire comme métier. Je lui ai répondu que je voulais être infirmière et il a dit que c'était impossible. Peut-être qu'il pensait que

les études que j'avais faites en Irak n'étaient pas sérieuses? Pourtant avant de partir j'avais fini l'école obligatoire et fait encore 3 ans de Collège! Mais moi je pense que ce Monsieur se trompe, que rien n'est impossible et que je vais atteindre mon but; après l'ASA, je vais continuer à étudier et je suis sûre qu'à la fin je pourrai être infirmière.

Mais, avant tout ça, il a fallu passer par la classe d'accueil. C'était un peu difficile parce que je ne parlais pas du tout le français. Je n'avais pas peur, mais c'était difficile. Je parlais arabe et j'avais aussi appris un peu d'anglais. Ça m'a bien aidée à cause de l'alphabet; au moins, je connaissais déjà l'alphabet latin. C'est difficile, d'apprendre une nouvelle langue. Mais petit à petit on l'apprend, ça devient plus facile, on se dit qu'on ne va pas rester toujours comme ça à ne pas parler; et puis on parle un peu. J'ai fait deux ans de classe d'accueil au Belvédère. Les profs étaient très sympas, très patients; ils sont très gentils, les profs, en Suisse; pas comme en Irak. Là-bas, si on ne fait pas ses devoirs, on nous amène chez le directeur et il nous tape sur la main. C'est différent.

Puis, je suis allée à Morges, toujours à l'OPTI, pour faire une classe de profil; c'est une classe pour ceux qui parlent un peu le français et qui cherchent une place d'apprentissage, ou un travail. J'ai fait sept ou huit stages, mais je n'ai rien trouvé. A la fin de l'année, ma prof d'orientation m'a parlé des mesures ASA, je ne savais pas ce que c'était. C'est un apprentissage d'Aide en Soins et Accompagnement, qui dure deux ans. Plus tard, je pourrai me former comme infirmière, alors j'ai dit oui.

C'est l'école qui m'a trouvé ma place d'apprentissage. En fait, la première année c'est l'école qui cherche, puis, la deuxième année c'est moi qui devrai trouver.

Je suis contente de mon travail. C'est dans des appartements protégés, avec des personnes âgées; je les aide, je participe, je raconte des histoires; c'est bien, j'aime bien.

Ensuite, je ferai l'AFP, c'est l'Attestation Fédérale Professionnelle, qui se fait en deux ans, et après ça je ferai aussi trois ans de CFC, c'est aussi un apprentissage pour obtenir le Certificat Fédéral de Capacité, aussi comme Assistante en Soins et Santé Communautaire. Ça

va plus loin que l'ASA, on peut faire des prises de sang, donner les médicaments, des choses comme ça ; actuellement je ne peux que prendre la tension, donner les repas, faire certains soins. Tout ça, je ne crois pas que j'aurais pu le faire en Irak. C'est une vie meilleure qu'en Irak, je crois.

Mais en même temps que j'étais encore à l'école et que je commençais ma formation, j'ai dû m'adapter à ma nouvelle vie, à ce nouveau pays.

D'abord, il a fallu m'habituer à la séparation. Je crois que c'est ça le plus difficile. Il faut dire que ma mère est repartie en Irak après une année ; elle ne pouvait pas laisser mes deux grands frères tout seuls là-bas. Alors la distance, c'est vraiment difficile ! Heureusement qu'il y a le téléphone, qu'il y a WhatsApp ! Lorsque mes frères me manquent trop, je téléphone. On se téléphone souvent, en tout cas deux fois par semaine. Et des fois je fais des Skype.

Et puis aussi, petit à petit je connais des gens, alors ça s'améliore ; maintenant ça va bien.

Et puis nous avons de la chance : nous avons ici une amie de la famille qui nous aide beaucoup. Elle est marocaine, mais elle est là depuis longtemps, elle parle le français. Et l'arabe, bien sûr. Ce n'est pas le même arabe qu'en Irak, mais on se comprend.

C'est souvent elle qui nous fait les repas, parce que moi, je ne sais pas trop cuisiner, et je n'ai pas vraiment envie d'apprendre. Quand je parle avec ma mère, je lui demande des conseils, mais jamais de recettes ! Et cette dame, elle aide aussi parfois mon petit frère pour ses devoirs, en fait elle a plus de patience que moi avec lui ! Moi, je m'énerve facilement. Il faut dire qu'il est toujours en classe d'accueil, et c'est plus difficile pour lui parce qu'il n'avait pas commencé l'anglais et donc il ne connaissait pas du tout les lettres latines, il a tout dû apprendre depuis le début. Il a encore des difficultés pour écrire les lettres. Parfois je l'aide quand même avec ses devoirs, mais je n'ai vraiment pas beaucoup de patience avec lui. Il faut dire que, malgré qu'il aura bientôt seize ans, je le considère toujours comme mon « petit » frère, je ne le vois pas grandir !

Et puis il y a cette nouvelle liberté.

Tout est tellement différent, ici!

Déjà, j'ai arrêté de porter le foulard. Le foulard, j'ai commencé à le porter à l'âge de seize ans ; parce que c'était obligatoire dans mon village ; si tu n'as pas de foulard, les gens parlent mal de toi. Et quand je suis venue ici, mon père m'a dit que je pouvais l'enlever. Mon père, il a vécu en Suisse, ça fait quinze ans qu'il est ici, il a appris la liberté et tout. Il m'a dit qu'avec le foulard ce serait difficile de trouver du travail. Et ma mère aussi était d'accord, même si elle, elle a continué à porter le foulard. Par contre elle n'était pas vraiment d'accord pour les habits, surtout les jeans troués! Là-bas on portait une jupe, une robe, une djellaba, en tout cas pas de pantalons.

Et puis ici je peux sortir, rencontrer des amis. En Irak, ce n'est pas possible. Même à mon âge, je ne peux pas sortir, aller au centre, par exemple. Quand j'étais là-bas, si j'avais besoin de quelque chose, je demandais à ma mère et c'est elle qui allait m'acheter ce que je voulais.

Ici, je fais aussi du sport et plein de choses, grâce à l'association ALMA. L'association ALMA, c'est formidable, j'aime vraiment bien. Je l'ai connue par mon frère. Lui, il avait Claudia* comme maîtresse de classe d'accueil, et elle les a amenés au centre de sport. C'est elle qui lui a dit qu'il pouvait amener avec lui son frère ou sa sœur. Alors j'y suis allée et j'aime beaucoup parce qu'il y a beaucoup d'activités; on fait vraiment beaucoup de choses: du théâtre, de la danse, pendant les vacances, et le kickboxing deux fois par semaine. On rencontre aussi des amis.

En Irak, je ne faisais pas toutes ces choses, je ne faisais aucun sport et ne pouvais pas sortir du tout. Alors ici, je peux dire que j'ai trouvé ma liberté.

Tout est différent ici.

Par exemple le climat: Là-bas il fait très chaud, jusqu'à 50 degrés en

* Claudia Gallo est la maîtresse de classe en classe d'accueil, c'est la fondatrice, responsable des activités, et administratrice de l'association ALMA.

été. Et l'hiver aussi c'est assez chaud. Et puis il y a parfois de la pluie, mais jamais de neige. Ici, c'est bien quand il fait 25 degrés ! Et il y a de la neige aussi, en hiver. Nous on n'avait jamais vu la neige, sauf à la télévision ; mon père nous a amenés à la montagne pour voir la neige, on était contents, on a joué, c'était tout blanc, c'était la première fois. C'est vrai que je n'aime pas énormément la neige, mais à Lausanne c'est rare qu'il y en ait.

Une autre différence, et c'est quelque chose que je trouve vraiment très bien, c'est que la Suisse est neutre. Chez nous c'est compliqué. Il y a eu la guerre. J'étais petite, mais je me souviens des Américains qui sont venus chez nous. Ils nous donnaient des jouets. Nous on était petits, on s'intéressait juste aux jouets. Moi, je ne savais pas ce qui se passait, mais en tout cas il y avait la guerre.

Dans mon village, il n'y a pas eu de morts, mais je me rappelle qu'un jour on est partis de chez nous, on est allés dans un autre village, où il n'y avait pas la guerre, je ne me rappelle pas pourquoi. On est restés deux jours, ou une semaine, et puis on est retournés dans notre village.

Oui, l'Irak a beaucoup changé suite à la guerre. Avant, il y avait Saddam Hussein, c'était un homme génial, mais il était un peu fort, il obligeait les gens à faire ce que lui voulait, il ne laissait pas les Américains entrer chez nous. Après, Saddam Hussein est mort, les Américains ont pu entrer en Irak. Maintenant, il y a un autre président, mais je ne sais pas comment il s'appelle, je trouve qu'il n'est pas génial.

C'est vrai qu'il y a beaucoup de gens qui n'aimaient pas Saddam Hussein, d'ailleurs il y a des Irakiens qui ont enlevé sa statue, après sa mort. Et je pense qu'il y a encore beaucoup de gens qui ne l'aiment pas, qui sont contents qu'il soit mort.

Mais nous on l'aimait beaucoup. Après la mort de Saddam Hussein, des policiers sont venus au village, alors mon père est parti, il a fait un long trajet, il est allé en Syrie, puis encore ailleurs, je ne sais plus où, et après il est venu en Suisse.

Maintenant c'est calme, mais c'est toujours compliqué.

En Suisse il y a la paix.

Maintenant, je suis contente de ma vie. La seule chose que j'aimerais, c'est d'avoir davantage d'amies, aller peut-être avec elles faire du shopping, des choses comme ça.

Ma vie est très calme. Le samedi, je fais le ménage. Le samedi soir je ne sors pas, mon père ne permettrait pas. D'ailleurs, je n'ai pas d'amis qui vont en boîte, par exemple.

J'avais quelques amis arabes quand j'étais à l'école, mais maintenant on ne se voit plus trop. Je suis assez seule.

Actuellement, aux cours, je suis surtout proche de deux copines, une Syrienne Kurde et une Suisse. Mais on ne se voit qu'à l'école, on ne va pas en ville ensemble. En fait, je n'ose pas trop leur proposer. Peut-être que je vais essayer. Ça ne fait pas très longtemps que j'ai commencé cette formation, alors peut-être que ça va un peu changer, j'espère ...

En tout cas, ce qui est formidable, c'est qu'il n'y a pas de différences entre les Suisses et les autres. Je trouve que les profs ne font pas de différences, et que tout le monde – les voisins ou d'autres gens que nous rencontrons – est gentil avec nous. Et moi je ne vois aucune différence: Suisse, Africain ou autre, on est tous pareils.

Quand je pourrai, je demanderai la nationalité suisse...

Plus tard, quand j'aurai un travail, je retournerai peut-être en Irak, mais seulement pour voir ma famille.

Maintenant, ça fait plus de trois ans que je n'y suis pas retournée. C'est compliqué, à cause des passeports, qui ne sont plus valables. Ici, il n'y a pas d'ambassade. On doit aller en Allemagne, à Frankfurt. On y est allés le 31 mai 2021. Ensuite eux ils envoient tous les papiers en Irak, là-bas ils renouvellent les passeports et les renvoient en Allemagne. Et puis, l'ambassade nous les renvoie ou bien nous allons les chercher. Oui, j'aimerais bien retourner voir ma famille. Mais je ne pense pas que je pourrai jamais retourner y vivre.

Là-bas c'est difficile de travailler, surtout pour une femme et sur-

tout dans un village. D'ailleurs, ma maman, qui est repartie là-bas en 2019, ne travaille pas, ce serait impensable là-bas. C'est juste comme ça que ça se passe dans le village. Quand une femme mariée a des enfants, elle ne travaille pas. Même ses fils ne la laisseraient pas travailler. Mais c'est vrai aussi qu'ailleurs, par exemple dans des grandes villes, il y a des femmes qui travaillent, il y a un peu plus de liberté. Mais dans mon village, il n'y en a pas.

Mais de toute façon, je crois que l'Irak, ça a trop changé. Je ne pense pas du tout que je retournerai y vivre.

Me marier ? Pour l'instant je n'y pense pas vraiment. Mais je pense que je me marierai probablement en Suisse, et, si j'ai des enfants, je leur raconterai comment l'Irak était un pays merveilleux autrefois, et comment ça a changé.

En attendant, je reste ici, en Suisse. La Suisse, c'est magnifique ; pour moi c'est le paradis.

J'arrive à notre rendez-vous ; de loin je vois, sur le perron de la maison, une grande silhouette noire. En m'approchant je vois un sourire dans les yeux sombres : Tu es Walid ? Oui. C'est un bon début.

Nous entrons ; il garde son gilet matelassé à capuche et s'installe. Il raconte. Il se donne beaucoup de courage pour parler français, cherche parfois le mot juste.

J'aimerais que ça revienne comme avant. Qu'il y ait la paix.

WALID

Je m'appelle Walid et je suis Somalien. Avec ma famille, nous habitons la capitale, Mogadiscio. C'est une grande ville, plus grande que Lausanne. Nous avons dû partir. Là-bas, nous vivions tous ensemble, mais il y a eu des problèmes : il y avait un groupe un peu comme Al Qaida, qui s'appelait les Chebab. C'étaient des terroristes...

Ma mère m'a dit que nous devons quitter le pays. Elle m'a expliqué qu'il n'y avait plus de sécurité, que chaque jour il y avait des problèmes, des gens qui mouraient. Je ne me rappelle pas avoir eu peur ni vraiment comment j'ai réagi. J'étais petit, je ne comprenais pas, j'étais toujours d'accord avec ma mère. Et puis les terroristes sont venus deux fois chez nous... ils ont lancé des bombes. Alors on est tous partis en Éthiopie.

S'il n'y avait pas eu la guerre, ça aurait été vraiment difficile de quitter la Somalie, parce que c'est mon pays et que je l'aimais beaucoup. J'avais beaucoup d'amis, je connaissais tout, là-bas. Mais avec la guerre, tout a changé : on ne pouvait pas sortir, on ne pouvait pas rester dehors après 19h, on ne pouvait pas aller à l'école, à cause des bombes. Et puis maintenant, je pense que tout le monde est parti,

parce qu'il n'y a pas de travail, pas l'école, pas la paix. Il y a la guerre, tous les jours.

Nous sommes restés un an et demi en Éthiopie, puis nous sommes venus ici.

En Éthiopie, ce n'était pas très facile. Chez ma grand-mère c'était très petit, mais on est quand même restés tous là-bas, chez elle, pour être ensemble. Ma grand-mère avait des moutons, elle s'en occupait.

Moi, je ne faisais rien, je restais beaucoup à la maison avec mes frères et sœurs. Parfois on sortait, on allait jouer au foot avec des Éthiopiens, mais je ne comprenais rien, je ne parlais pas l'amharique ni l'arabe, et les autres ne parlaient pas le somali. Ce n'était vraiment pas facile. Quand nous avons quitté l'Éthiopie, je n'étais pas très triste, je n'avais presque pas d'amis là-bas.

Nous sommes arrivés en Suisse à Genève et nous sommes venus directement à Lausanne. C'était début mai, il pleuvait. Moi, je ne savais pas trop à quoi m'attendre. J'avais entendu parler des grandes banques en Suisse, mais je ne connaissais rien du tout. On m'avait dit que c'était très joli... Je savais aussi que le climat était différent, qu'il y avait de la neige en hiver.

Au mois d'août j'ai commencé la classe d'accueil, Ce n'était pas facile, je ne parlais pas du tout français, je ne savais même pas dire bonjour ! Le premier jour, le prof m'a dit bonjour, et moi je ne comprenais pas ; je l'ai regardé, et il a rigolé.

Les premiers jours, j'ai trouvé un peu difficile, mais je me suis fait un ami dans la classe, alors après c'était un peu plus facile. Au début, avec cet ami, c'était un peu compliqué, parce que lui parlait espagnol, et moi je ne comprenais ni l'espagnol, ni le français, alors on a commencé à parler anglais ; enfin, on a essayé. Puis, on s'est mis à parler un petit peu français. Et maintenant, on est toujours amis, et on parle français.

Après j'ai fait une année niveau intermédiaire, puis, encore une année parce que c'était difficile, je ne parlais pas encore très bien, et après encore une année chez les avancés, en 11^e. J'ai terminé l'école

obligatoire ; j'ai fait l'examen et j'ai reçu le certificat. Maintenant je suis étudiant à l'École de la Transition.

J'aimerais travailler aux CFF, comme constructeur de voies ferrées. C'est un rêve que j'ai, parce que dans mon pays il n'y a pas de trains, alors les trains m'intéressent beaucoup, et aussi le métro.

Pour ce métier, il paraît qu'on ne peut pas faire de stages, on fait directement l'apprentissage. En fait, on m'a proposé de commencer l'apprentissage l'année dernière ; j'ai discuté avec mon prof, mais ce n'était pas possible, il y avait trop d'examens à préparer, plusieurs livres à lire et du rattrapage en allemand, en anglais.

Quand j'ai fini l'école et que j'ai réussi mon certificat, je suis retourné pour faire le « multi-check ». C'est comme un examen, si on réussit on peut faire l'apprentissage, autrement pas. Il y a l'allemand, l'italien, l'anglais et aussi les maths. Heureusement, je suis bon en maths et en anglais. C'est pas toujours facile, parce que personne ne m'aide, je fais toujours mes devoirs tout seul.

Mon autre rêve, bien sûr, c'est le foot. J'aimerais bien devenir un grand footballeur.

Chez moi je jouais au foot, et ici je fais partie d'un club. C'est grâce à mes profs. Quand j'étais en classe d'accueil, mon prof de sport a vu que je jouais bien au foot. Il m'a parlé du club de la Sallaz. Le prof m'a donné l'adresse. Seulement moi, je ne connaissais rien, je ne connaissais pas Lausanne, je savais pas comment y aller. Alors j'ai parlé à ma prof, je lui ai demandé de m'expliquer ; elle m'a donné rendez-vous à 17h et m'a montré le terrain de foot qui est derrière l'école. Ensuite, elle m'a raccompagné. Elle a aussi parlé avec l'entraîneur... c'est comme ça que j'ai commencé le foot dans ce club.

Dans ce club, il y a beaucoup de joueurs qui ont des parents étrangers, mais eux ils sont tous nés ici. Il n'y en a qu'un qui est arrivé en 2019, de Somalie. Maintenant il est en classe d'accueil. C'est moi qui l'ai aidé à venir dans mon équipe.

Maintenant je connais vraiment mieux la Suisse, je vois mieux toutes les différences avec la Somalie.

En plus du climat qui est très différent, ici il y a beaucoup d'arbres, c'est vert. En Somalie, c'est comme un désert ; il y a la mer à côté, et il n'y a pas beaucoup d'arbres. En été, il fait très chaud ; ici il y a des fois du soleil, des fois de la pluie. Là-bas, s'il pleut, il pleut quatre ou cinq mois. Et en plus, comme c'est le désert, quand il pleut on ne peut plus marcher ; Même les voitures ne peuvent pas avancer.

Maintenant je me suis habitué, mais au début, je n'aimais pas du tout. Je détestais la neige et j'avais toujours froid. Je mettais plusieurs pulls, j'avais froid. Maintenant, je peux même sortir comme ça, en hiver, ça va, je n'ai pas froid.

Une autre chose différente, c'est que, là-bas, quand tu vas acheter quelque chose, tu entres et tu vas te faire servir. Ici, les gens attendent que celui d'avant ait terminé. Ça, c'est vraiment différent. Et aussi pour le bus. Il n'y a pas d'horaire pour prendre le bus. Il vient, il passe. On attend que le bus vienne, c'est tout. Et des fois, il n'y a pas de place, alors le bus ne s'arrête pas. Pour ça, c'est mieux ici ; et pour les études aussi, c'est mieux. Étudier, c'est important.

Et pour le foot aussi c'est différent. En Somalie, il n'y a pas de club comme ici, on se retrouve avec des amis et on forme des groupes qui jouent ensemble dehors.

Et puis il y a aussi les couleurs des gens. Dans mon pays, on était tous de la même couleur. En Suisse, il y a beaucoup de couleurs différentes, et beaucoup de Blancs. Au début, quand je suis arrivé, je n'arrivais pas bien à reconnaître les gens.

La famille, c'est la seule chose importante. Mes parents ne parlent pas français. Mon père parle aussi arabe. Ma mère ne parle que Somali.

Et les amis aussi c'est important. Moi, j'ai de la chance, j'ai beaucoup d'amis. Ils viennent d'un peu partout : Afghanistan, Brésil, Espagne, Suisse, Italie... Je me fais facilement des amis, à l'école, au foot.

Moi je n'arrive pas à rester tout seul. Même quand je ne parlais pas français, j'essayais toujours de communiquer avec les gens. J'essaie, je parle un peu anglais. Il y a toujours quelqu'un pour traduire. Main-

tenant, j'ai beaucoup d'amis. Et puis, par exemple, si j'ai un ami et lui a un ami, il me présente et maintenant c'est mon ami. Quand on fait connaissance, on devient amis. Moi, j'aime les gens. Etre tout seul ce n'est pas bien.

Je ne pense pas que je vais retourner un jour en Somalie. De toute façon, maintenant, on ne peut pas du tout y aller. Mais ça ne me rend pas vraiment triste, parce que maintenant j'ai beaucoup d'amis, et puis je suis ici avec ma famille, c'est comme mon pays maintenant.

Je trouve que les gens, ici, les Suisses, sont... comme des amis, ... comme des frères et sœurs, quoi! Je n'ai jamais eu de problème, depuis que je suis ici, je ne me suis jamais bagarré, normal, quoi! Avec les voisins aussi, ça se passe bien. De toute façon, moi je cherche toujours le positif.

Maintenant, il y a des gens comme moi qui sont encore en Somalie, qui n'ont pas la chance d'étudier, qui n'ont pas la paix, qui n'ont pas le droit de sortir le soir, qui n'ont pas le droit d'aller à l'école, pas le droit de jouer avec leurs amis; J'aimerais que ça revienne comme avant, qu'il y ait la paix.

Ces textes ont été rédigés par Danièle Pellet-Gani.

Danièle Pellet-Gani a travaillé pendant plus de 10 ans comme enseignante en classe d'accueil à Prilly. Elle a ensuite fonctionné comme Cheffe de File Régionale, faisant le lien entre les enseignants de la couronne lausannoise et la Direction Générale de l'Ecole Obligatoire. Par la suite, elle a également reçu les familles d'accueil et enclassé les enfants à Renens et à Crissier. Jusqu'à sa retraite, elle a encore aidé les élèves qui passaient de la classe d'accueil à une classe dite "régulière".

Migrante elle-même, elle s'est toujours passionnée pour le domaine de la migration.

